

Recueil de nouvelles

Les rescapés |

emilie berger-pierron

Emilie Berger-Pierron

Les Rescapés

Recueil de nouvelles

© Emilie Berger-Pierron, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-5953-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dans la tourmente

— Mais c'est pas vrai ! Vous avez mis de l'eau partout !

Justine leva sa jupe longue et marcha sur la pointe des pieds en enjambant les flaques qui partaient de la salle de bain et menaient jusqu'à la chambre des enfants. Là, elle découvrit un chantier avec en son centre ses trois enfants accroupis et occupés avec la dînette reçue hier pour l'anniversaire de la dernière.

— On fait la patouille ! dit celle-ci dans un cri victorieux.

Justine hésita entre hurler ou se mêler à leur plaisir. Elle resta un moment, hagarde, à les regarder sans rien dire. Les enfants restèrent suspendus à l'expression à venir du visage de leur mère. Une grosse envie de retourner se cacher sous sa couette et oublier le monde l'envahit comme un nuage sombre et enveloppant. Une invitation sourde et envoûtante qui n'allait pas la lâcher du reste de la journée, elle le savait déjà.

— Bon allez ! Vous me rangez ça. Je vais vous donner une serviette pour essuyer le sol. S'il vous plaît, je suis fatiguée alors soyez cool et faites ce que je vous ai demandé.

Je suis fatiguée.

Ces trois mots étaient devenus sa ritournelle favorite, celle qu'elle sortait à toutes les sauces, tant et tellement qu'elle était même fatiguée de la dire. Même quand elle dort, elle est fatiguée, c'est dire ! C'était aussi l'excuse magique qui évitait de dire la vérité aux gens de son entourage : je suis en colère, vous me gonflez, vos soirées ne m'intéressent pas, je n'ai pas envie de parler avec toi, je ne veux pas m'engueuler avec toi, je n'ai pas envie de faire l'amour.

Je.

Suis.

Fatiguée.

Est-ce que les autres se rendaient compte qu'elle disait ça tout le temps ?

Peut-être pas.

Car, paradoxalement, elle ne se plaignait jamais. Quand il y avait du public, elle se maquillait, relevait la tête, retrouvait sa légèreté d'autrefois, faisait même le pitre, amusait la galerie, donnait de bons conseils, écoutait, donnait le change et grillait ses dernières batteries.

Personne ne se doutait de ce qui grondait en elle, tel un orage qui menaçait en permanence d'éclater.

Parfois plus rien n'était supportable.

Ni le poids de ce corps qu'elle ne supportait plus et qu'elle peinait à habiller pour masquer les grossesses et les années qui passaient. Ni l'élastique de sa culotte qui inmanquablement se mettait à rouler vers le bas de son ventre et qui restait bloqué dans le creux de sa cicatrice de césarienne. Ni ses seins tombants qui collaient à la peau de son buste. Ni son ventre qui s'effondrait sur ses hanches ou qui jaillissait de son pantalon quand elle s'asseyait. Ce n'était pas tant l'esthétique, mais c'était plus le confort de son corps qui lui posait problème.

Elle avait l'impression de déborder de partout, son gras, ses pensées, ses émotions.

L'autre jour, alors qu'elle se changeait, sa fille lui avait dit :

— Oh mais, maman, qu'est-ce que tu as dans le dos ?

Elle s'est retournée et s'est regardée dans la glace.

— Ben rien, j'ai rien dans le dos, qu'est-ce que tu racontes ?

— Mais si, regarde là !

Elle a pointé un pli de peau qui partait de sa colonne vertébrale et descendait sur sa taille.

— Ah ça ? C'est un bourrelet... J'ai trop grossi.

Notant son désarroi, sa fille a essayé de se rattraper.

— Moi j'aime bien, on dirait des branchies. Peut-être que tu vas te transformer en sirène ?

Elle ne sut dire si elle se sentait insultée ou amusée. Mais l'anecdote fit beaucoup rire ses amies.

Sa petite dernière avait été moins conciliante. Après avoir amoureusement calé sa tête sur son ventre rebondi et glissé ses petites mains autour de la taille de sa maman, elle lui avait dit en levant le visage vers elle : « En tout cas, j'espère que je serai moins grosse que toi quand je serai grande. »

Parfois, quand elle se baladait quelque part, elle se surprenait à trouver que certains lieux seraient parfaits pour y pendre une corde. Elle se demandait si vraiment elle ferait ça. Ce qui l'inquiétait, c'est qu'elle n'avait pas peur, elle se disait juste que ce ne serait pas cool pour ses enfants. Mais elle se disait aussi qu'alors elle trouverait le calme, le silence, la paix, qu'elle ne sentirait plus son corps qui la pèse, son quotidien qui l'opprime. Comme quand elle prenait un bain et qu'elle mettait la tête sous l'eau en se bouchant le nez. Elle laissait sa tête tomber doucement au fond de la baignoire, elle sentait l'eau sur toutes les parties de son corps, elle ressentait la détente l'envahir. Le bruit n'existait plus, le monde n'était plus. Il n'y avait plus qu'elle pendant ces quelques secondes. Elle

voulait qu'elles durent toujours ces secondes. Et elle n'avait pas peur.

L'autre jour, elle avait entendu dans un podcast un témoignage d'une personne qui a vécu une mort imminente. Il racontait ce que tout le monde raconte, la lumière, la paix, la légèreté et des figures connues qui l'attendaient. Il disait que depuis, il n'avait plus peur de mourir, car il savait que tout était merveilleux. Au contraire, cela lui donnait de l'espoir et qu'il s'était libéré des futilités de la vie dictées par la société et les humains. Ne plus avoir peur de la mort lui permettait donc de mieux profiter de la vie.

Elle s'était demandé qui viendrait l'accueillir si elle mourait maintenant. Il n'y avait franchement personne qui comptait pour elle « de l'autre côté ». Pour le moment, en tout cas. Des grands-parents partis avant qu'elle ait pu les connaître, ou bien dont elle n'avait jamais été proche. Cela ne lui ferait pas grand-chose de les voir là-bas. Qui alors ? Qui lui apporterait le message de bienvenue et de paix éternelle ? Le seul nom qui lui vint fut Kurt Cobain. L'idée la fit marrer.

Elle avait aussi entendu une fille lui dire un jour que nos âmes vivaient plusieurs vies et qu'elles suivent un chemin de progrès, de la plus immature à la plus sage. Elle s'était interrogée, à quel niveau du jeu se trouvait-elle ? Est-ce que ce n'était pas ça la sagesse : de justement réaliser qu'il n'y avait rien de bien incroyable à vivre ici ?

— Mamaaaaaan, j'ai finiiii !

Justine se leva avec difficulté de son lit et se dirigea vers les toilettes.

— Mamaaaaaan !

— Oui, j'arrive, j'arrive !

Quand elle arriva dans les toilettes, la petite s'accrocha à une des jambes de sa mère et se pencha en avant pour la laisser l'essuyer.

— À cinq ans, il serait peut-être temps que tu t'essuies toi-même, non ?

— Non, c'est mieux quand c'est toi.

— Pourquoi ?

— Parce que moi j'ai peur que ce soit pas assez propre.

— C'est bon, tu peux descendre.

La petite sauta des toilettes et remonta sa culotte puis son legging en sautillant vers sa chambre. À ce moment, son fils sortit de la chambre et se dirigea vers elle avec un livre à la main :

— Maman ! Faut que je te dise un truc ! Prépare-toi à être incroyablée ! C'est pas les calmars géants les plus grands ! C'est le calmar colossal le plus grand et il peut faire quatorze mètres !

— Ah oui, c'est incroyable, dit-elle en refermant un bouton de son polo et en

replaçant son col.

— Oui ! Si je découvre autre chose, je viens te le dire.

— OK. Moi je vais faire à manger. Je vais écouter un podcast alors j’aurai mon casque sur mes oreilles. Et je vous entendrai pas si vous m’appellez.

— D’accord, maman.

Justine le regarda repartir et sourit. Elle se dirigea vers la salle de bain. Elle tourna le robinet et glissa ses mains sous l’eau. En prenant le savon, elle leva machinalement les yeux vers son reflet dans le miroir. Elle grimaça. Elle avait tellement perdu de cheveux qu’elle se trouvait avec des touffes bien plus courtes. Quand elle était mal coiffée d’une queue de cheval glissante comme aujourd’hui, on voyait distinctement les jeunes pousses qui se dressaient, des bébés cheveux énervés et qui semblaient vouloir revendiquer quelque chose. « Qu’essaient-ils de me dire ? » Elle se rapprocha et dressa l’oreille : « Allez, Justine, bouge-toi ! Ne te laisse pas aller ! On est là ! »

Elle rit. *Sortie de dépression par soutien capillaire*, voilà un article qui ferait un tabac sur les réseaux.

Au moins, ils repoussent, se dit-elle.

Elle attrapa son téléphone sur le chemin de la cuisine et prit son casque qui était en train de charger. Elle se dit que ce casque, c’était sûrement ce qu’elle avait de plus précieux. C’était sa bulle de silence – car il était antibruit, sa fenêtre sur le monde, parce qu’avec le développement des podcasts, elle avait accès à tous les sujets, toutes les histoires, quand elle voulait et où qu’elle soit. Cela lui rendait son quotidien tellement moins lourd et inintéressant. Vider une machine, plier du linge, faire le ménage, faire à manger, aller courir, marcher... Ses enfants avaient appris à gérer le fait qu’elle ne pouvait les entendre et ils venaient taper délicatement sur sa cuisse ou son dos quand ils avaient besoin d’elle.

C’était devenu une blague dans son entourage, car elle était toujours à faire référence à un sujet qu’elle avait entendu dans un podcast. Des potes avaient même lancé le « Justine challenge » en soirée qui consiste à boire un shot à chaque fois qu’elle dit « J’ai entendu dans un podcast que... ».

Bip du téléphone. C’était un message de son mari, Arnaud : « Chérie, je suis sous l’eau. Je vais me faire une nocturne pour rattraper mon retard. M’attends pas pour dîner. Je t’aime. Bisous. »

Un sentiment d’irritation mélangé à de la culpabilité l’envahit. Elle en avait ras le bol de gérer la maison toute seule et en même temps il fallait bien que quelqu’un rapporte de l’argent. Mais au fond d’elle, elle se disait que si ça avait

été l'inverse, elle aurait fait en sorte d'être plus efficace à son travail et de terminer à une heure décente. C'était bien parce qu'elle assurait à la maison que lui pouvait se permettre de consacrer son temps en toute quiétude à son travail. Il n'avait que ça à gérer. Et s'il n'avait pas le choix, il s'organiserait mieux pour ne pas finir si tard.

Nouveau bip du téléphone. Notification de l'appli Santé : « Vous avez fait 1 507 pas aujourd'hui. Jusqu'ici, vous avez fait moins de pas que d'habitude. » Justine resta sans réagir devant cette information. *Et alors, je devrais faire quoi ?*

Elle réalisa à quel point son téléphone régissait sa vie.

Il lui envoyait des notifications permanentes pour qu'elle le regarde : nouveau podcast en ligne, message de WhatsApp, post Instagram, rappels d'agenda et ensuite il lui envoyait des avertissements comme quoi son temps d'écran avait augmenté de vingt pour cent depuis la semaine dernière.

Il lui rappelait qu'elle était en retard à un rendez-vous, mais juste assez tard pour qu'elle le rate. Il lui disait qu'elle écoutait sa musique trop fort. Lui faisait voir des photos d'elle d'il y a quinze ans quand elle faisait la fête dans des ambiances saturées de bruit. Il était de mèche avec les algorithmes d'Insta et de Facebook qui prenaient un malin plaisir à intercaler des photos de femmes plus belles qu'elle, des pubs pour des régimes keto, des maisons impeccables à la déco parfaite, des propositions de promos pour des coachings sportifs, des Reels sur l'éducation positive pour lui expliquer comment élever ses enfants et des vidéos de gens plus heureux qu'elle.

La vérité, c'était qu'elle était accro à toutes ses notifs sur lesquelles elle se jetait au moindre bip. Le paradoxe, c'était que son téléphone lui renvoyait une image d'elle tellement dégradée qu'elle commençait à perdre confiance en elle.

À bien y réfléchir, elle réalisa que son portable était devenu le pervers narcissique de sa vie. L'idée la fit sourire et ferait sûrement rire ses copines.

Au moins, j'ai un pervers narcissique dans ma vie. J'ai dix ans de retard sur la mode, mais c'est déjà ça.

Elle choisit un épisode des *Pieds sur terre* qu'elle prit au hasard. Elle aimait ne pas regarder les résumés pour découvrir l'histoire au fur et à mesure.

Elle sortit deux courgettes du frigo et se mit à les couper quand son téléphone se mit à sonner : « Appel de Marie », sonnerie, « Appel de Marie ».

Justine hésita. Elle savait que si elle décrochait, elle en avait au moins pour trois quarts d'heure. Est-ce qu'elle avait ce temps ? D'un côté, elle avait envie de se poser pour parler à son amie, d'un autre une grande flemme l'envahit. C'était le problème depuis qu'elle avait des enfants : elle avait moins de temps pour

parler avec ses amis. Par conséquent, elles s'appelaient moins souvent, et quand elles parvenaient à s'avoir, ça durait super longtemps, et c'était encore plus difficile de se trouver un créneau.

Elle choisit d'ignorer l'appel. Elle laissa le téléphone sonner dans le vide et quand il eut fini, la lecture du podcast reprit automatiquement. Elle tomba sur un épisode qui parlait de jeunes filles placées dans des pensionnats de religieuses.

Alors qu'elle se dit que ce n'était peut-être pas le meilleur sujet à écouter pour se remonter le moral, une petite main vint taper doucement sur sa cuisse. Justine se figea quelques secondes. *Ne pas s'irriter. Ne pas s'irriter.*

Elle enleva son casque :

— Oui, ma chérie ?

— On a sonné à la porte.

Justine posa son couteau et se dirigea vers la porte, s'essuyant les mains dans un torchon attrapé à la volée. Sans grande surprise, c'était Mireille, sa voisine.

— Bonjour, ma belle ! Je te dérange pas ?

— Bonjour, Mireille. Je préparais le dîner, mais vas-y, rentre.

— Tu prépares déjà le dîner ? Il est dix-sept heures.

— Oui, mais tu sais comment c'est. Après y a le bain et tout ça. Je préfère prendre de l'avance. Et puis Arnaud ne rentre pas avant tard ce soir, donc raison de plus pour anticiper tout ce que je peux.

Arrivée dans la maison, Mireille embrassa les enfants qui étaient venus voir qui se trouvait derrière la porte. Ils repartirent aussi vite dans leurs chambres. Justine ramassa un doudou et un bloc de Lego dans l'entrée et dit en soupirant :

— J'en peux plus, c'est toujours le bazar ici. Je passe mon temps à ranger.

— Eh oui, c'est un endroit vivant ici, pas un musée, répondit Mireille en riant.

Justine se sentit irritée. Elle adorait sa voisine, mais sa bonne humeur constante la gonflait aussi parfois.

— Comment tu vas ma belle ? dit-elle en s'asseyant à la table de la cuisine.

Bon, on est parties pour un thé apparemment, pensa Justine qui fit chauffer de l'eau.

— Écoute, ça va. Et toi ?

— Oh, tu sais... comme toujours. J'étais chez moi et je lisais et j'ai pensé que je devais te raconter ce que je viens de lire.

Cela éveilla la curiosité de Justine. Mireille était comme une sorcière aux grands pouvoirs, elle avait toujours de drôles d'histoires à raconter. Justine adorait leurs discussions. Elle finit de servir leurs thés et se posa face à elle.

— Je t'écoute... sorcière.

— Arrête de m'appeler comme ça !

— Mais c'est très affectueux ! Ça fait appel à tout ce qu'il y a de puissant chez toi.

— Quand tu dis ça, je vois une vieille sorcière avec un nez crochu, pleine de rides et des mains tordues.

— Tu devrais vraiment lire le livre de Mona Chollet dont je t'ai parlé, tu comprendrais.

— Bon, tu veux l'entendre mon histoire ou pas ?

— Évidemment !

— Cela se passe pendant une tempête. De grandes inondations ravageaient le pays. Un homme s'était réfugié sur le toit de sa maison où il attendait. Un bateau de secours arriva et le sauveteur lui dit : « L'eau va continuer à monter, vous n'êtes pas en sécurité ici. Je vais vous envoyer cette bouée, glissez-vous dedans et je vais vous tirer à nous pour vous faire monter à bord. » L'homme leur fit un grand sourire et répondit : « Non merci ! Ne vous en faites pas pour moi ! Ma vie est exemplaire, je prie Dieu tous les jours et je sais qu'il ne m'abandonnera jamais. Il viendra me sauver. » Dans la nuit, les pluies s'intensifièrent tant que l'eau monta encore plus. Au petit matin, le bateau revint et ils tentèrent à nouveau de convaincre l'homme de venir avec eux. Mais il garda sa confiance apparente : « N'ayez crainte, je vous dis ! Dieu viendra à moi. » Quelques heures plus tard, l'eau était tant montée que ses jambes étaient à présent immergées. Un hélicoptère surgit dans le ciel, mais l'homme refusa leur aide : « Ne vous en faites pas pour moi, Dieu ne m'oubliera pas. » Finalement, l'eau monta tant que l'homme se noya. Arrivé au ciel, l'homme demanda à Dieu pourquoi il n'était pas venu à son secours. Dieu répondit : « Mais que te fallait-il ? Je t'ai envoyé deux bateaux et un hélicoptère ! »

Justine pouffa de rire.

— Ah, elle est très bonne cette histoire, Mireille !

Mireille resta silencieuse à la regarder. Justine touillait son thé.

— Oui, très bonne ton histoire.

Elle finit par sentir le regard de sa voisine peser sur elle et leva la tête.

— Pourquoi tu me fixes comme ça ?

— Et toi, combien de temps vas-tu rester sur ton toit à regarder l'eau monter sans accepter l'aide qui t'est offerte ?

— Attends, je suis pas sur le point de me noyer.

— Ah, vraiment ?

— Oui !